II

NOTES SUR LE VOCABULAIRE VITICOLE

PAR A. LAGRANGE
Professeur au lycée de Saint-Étienne

I : *Falcula vineatica.*

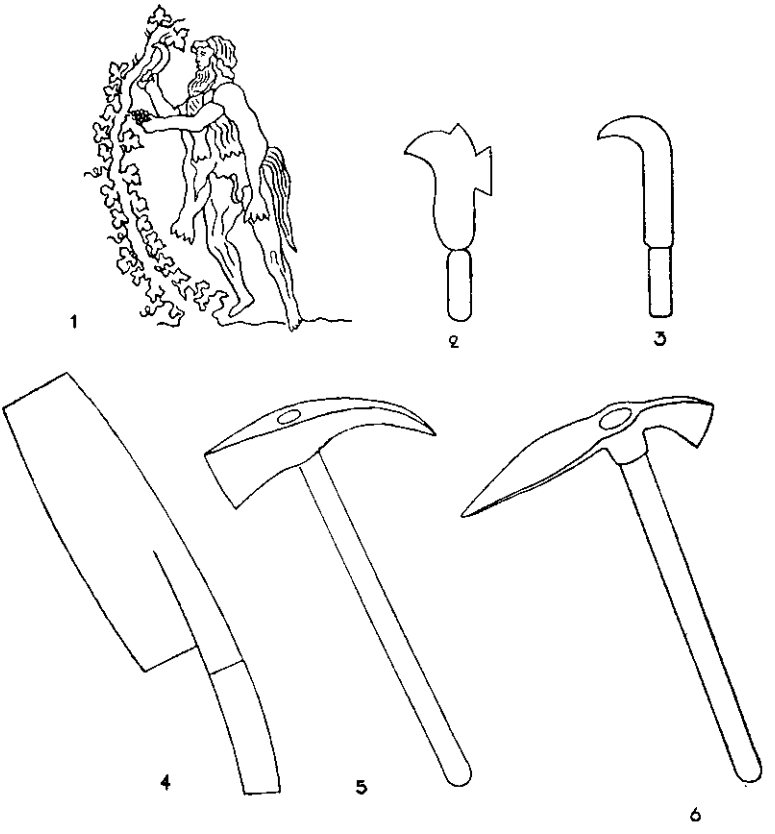
Ch. Daremberg et E. Saglio[1] reproduisent, à l'article *Falx*, le dessin d'un miroir étrusque[2] ; on y voit un pampre feuillu, chargé de grappes. De la main gauche, un satyre empoigne une grappe ; de la droite, il tient, levée au-dessus de la grappe, une serpette. La légende du croquis porte : « serpe de vigneron », et dans le corps du texte on lit : « Nous donnons encore un satyre taillant une vigne sur un miroir étrusque. »

Ce commentaire appelle une double critique : 1° on ne taille pas la vigne à l'époque de la végétation et moins encore à celle de la vendange ; 2° au point de vue morphologique, la serpette du miroir ne correspond nullement à la *falx putatoria* ou *uinitoria* ou *uineatica* dont Columelle[3] nous fournit une description détaillée et dont un très ancien manuscrit de cet auteur comporte un dessin[4]. Ce qui caractérise la serpe romaine et gallo-romaine[5], c'est la présence, à la partie dorsale de l'instrument, d'une lame tranchante en forme de hachette, destinée à faire l'ablation du bois mort.

Si l'on regarde de près le miroir étrusque[6], on remarque que la trajectoire de la serpette aboutit normalement au pédoncule de la grappe. Il semble donc que le satyre soit en train de vendanger. Mais vendange-t-on avec une serpette? Une incursion dans le domaine de l'ethnographie bourguignonne nous apprend qu'aujourd'hui encore on coupe les raisins avec une serpette dite « gouette[7] » dont la forme accuse une parfaite similitude avec celle de l'outil étrusque. On ne peut tirer argument des dimensions de ce dernier : rien ne nous permet de supposer que l'artiste ait

1. *Dictionnaire des antiquités*, II, 2, p. 970.
2. Reproduction figure 1 de la page illustrée ci-contre.
3. *De re rustica*, IV, 25.
4. Cf. fig. 2, reproduction du dessin de Ch. Daremberg-E. Saglio, *op. cit.*, p. 964, fig. 2865, qui représente la serpe à tailler du manuscrit de Columelle.
5. Cf. Lapidaire du musée de Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), n° 37, serpe à tailler d'une stèle funéraire gallo-romaine.
6. Cf. fig. 1.
7. Cf. fig. 3, d'après le calque n° 46-70-17 du musée des Arts et Traditions populaires, serpette à vendanger de la côte chalonnaise.

eu le souci des proportions exactes. Peut-on induire de ces considérations que nous sommes en présence d'une serpette à vendanger romaine? Ouvrons le *De re rustica* de Caton, chap. XI, où l'auteur nous donne la nomenclature du personnel et de l'outillage nécessaires à l'exploitation



d'un domaine viticole de 100 *iugera* : il faut, dit-il, dix *operarii* (ouvriers vignerons), six *falces uineaticae*. Six serpes à tailler pour dix vignerons? Il n'y a rien là que de normal : six ouvriers procèdent à la taille proprement dite, tandis que les quatre autres débarrassent la vigne des sarments coupés. Quarante *falculae uineaticae* : quarante serpettes pour dix ouvriers? Ce serait évidemment anormal. La chose ne se comprend que si l'on admet que ces serpettes sont des serpettes à vendanger. En effet, au moment de la vendange, il faut couper très vite les raisins qui sont mûrs tous à la fois et qu'une longue attente risquerait d'endommager. On fait appel

à un personnel d'appoint. D'ailleurs, le terme de *uindemiator*[1] semble bien désigner une fonction spéciale à caractère temporaire. Un vigneron bourguignon qui cultivait en 1880 une superficie de 120 ares employait cinq personnes pour le temps de la vendange. Comment s'étonner que, pour un domaine huit à neuf fois plus grand, un propriétaire romain ait occupé quarante vendangeurs (les dix *operarii*, ouvriers habituels, avaient assez à faire de transporter les raisins et d'assurer la vinification), et qu'il ait eu besoin de quarante serpettes à vendanger, de dimensions moindres (*falcula*, diminutif de *falx*) que celles de la serpe à tailler?

Il semble donc bien que la légende qui conviendrait au miroir étrusque serait « serpette à vendanger » et que ce dessin représente une scène de vendange avec la *falcula uineatica* mentionnée par Caton.

II : *Dolabella.*

Columelle[2], traitant des opérations préliminaires de la taille de la vigne, écrit : ... *semper circa crus dolabella dimouenda terra est. Et si soboles quam rustici suffraginem uocant radicibus adhaeret, diligenter explantanda, ferroque alleuanda est, ut hibernas aquas respuat...*, et plus loin : *dolabella conueniet expurgare quicquid emortuum est.*

L'édition Nisard[3] traduit *dolabella* par « doloire ». Or, la doloire[4] n'est pas un outil de vigneron, mais un outil dont se sert le tonnelier pour appointir les merrains à chacune de leurs extrémités, de façon à permettre, au feu, le cintrage des douelles.

R. Billiard[5] explique ainsi les termes *dolabra* et *dolabella* : « La grande *dolabra* et la petite *dolabella*, ἀξίνη, étaient des espèces de hachettes, à taillant d'un côté et à pic de l'autre. Elles avaient leur emploi pour couper le bois mort (cf. *supra*, Col., *R. R.*, IV, 24, *expurgare quicquid emortuum est*), pour dégager la terre des racines (cf. *Ibid.*, *dimouenda terra*). Cette explication n'éclaire que partiellement le texte de Columelle : on ne voit pas comment le vigneron supprimait les rejets adhérents aux racines. Pour résoudre la question, il est bon d'étudier de plus près la morphologie de l'outil. R. Billiard[6] nous donne un croquis de la *dolabella*[7]. Si l'on compare ce dessin avec les calques du Musée des Arts et Traditions populaires concernant la pioche à déchausser dite « besse-

1. Varro, *De agr.*, I, 8.
2. Col., *R. R.*, IV, 24.
3. Paris, Firmin-Didot, 184.
4. Cf. fig. 4.
5. *La vigne dans l'Antiquité*, Lyon, Lardanchet, 1913, p. 350.
6. *Op. cit.*, p. 351, fig. 117, *dolabella*, d'après une pierre funéraire, extrait de Rich, *Dictionnaire des antiquités*, t. V.
7. Fig. 5, reproduction perspective d'après R. Billiard, *op. cit.*, p. 351, fig. 117.

lon[1] », de Fuissé, arrondissement de Mâcon (Saône-et-Loire), on constate que l'outil antique et l'outil moderne sont les mêmes dans leur essence morphologique. D'autre part, une enquête ethnographique à Fuissé (février 1947, mission que nous avait confiée l'Inspection des Musées de province) nous a montré l'utilisation de la pioche à déchausser du prototype *dolabella*[2]. Avec le pic de cet outil, le vigneron déchausse le cep (cf. Col., *R. R.*, IV, 24, *dimouenda terra*). La souche mise à nu, il coupe les rejets (*Ibid. : soboles... explantanda*) avec la hachette (dite « huppe ») du « besselon » qui fait face au pic de l'autre côté de la douille d'emmanchement. Le manche de cet outil est très court, comme celui de la *dolabella* et, comme on le faisait pour la *dolabella*, on le tient d'une seule main. La *dolabella* n'est qu'une réduction de la *dolabra*, instrument de bûcheron que le vigneron a transformé et adapté.

Ainsi, grâce aux survivances de la *dolabella* repérée sur un point du terroir bourguignon et avec l'aide de R. Billiard, on peut éclairer entièrement le texte de Columelle. Si l'on n'utilise plus aujourd'hui à Fuissé la pioche à déchausser pour couper le bois mort, c'est que, pour cette opération, on se sert de la scie, mais rien ne prouve qu'antérieurement on n'ait pas utilisé le « besselon ». Comme traduction de *dolabella*, nous proposons « pioche à déchausser », puisqu'on ne peut utiliser le terme dialectal « besselon ».

A. LAGRANGE.

III

LACUS ORPHEI

(*ad* Martial, *Epigr.*, libr. X, 20)

PAR CH. PICARD

Membre de l'Institut

A André Boulanger, pour contribuer à l'histoire ancienne des fontaines célèbres de Rome.

On lit volontiers l'agréable poème de Martial qui a servi de lettre d'envoi (*Apophoreton*) pour un volume d'*Épigrammes*, adressé à Pline le Jeune (X, 20). Martial a chargé sa Muse elle-même, Thalie — *Thalia*

1. Fig. 6, reproduction perspective.
2. Cf. les clichés du musée des Arts et Traditions populaires, photothèque, nos 47-9-31 à 36 inclus.